Clés « de la joie errante »

GUILHEM FABRE

De la joie errante constitue la dernière partie d'un recueil qui se veut le journal de bord d'un naufrage et d'une lente reconstruction de la vie.

Comme tous les longs poèmes que j'écris, il est la retranscription d'un parcours, d'un voyage, écrit au fil des jours et des nuits, en strophes assez courtes, où alternent à la fois des scènes de rêves, des regards intérieurs et des paysages arpentés dans l'errance.

Ces alternances créent une forte discontinuité dans le texte qui déroute le lecteur ou l'auditeur, le plonge précisément dans cette errance où la vie diurne et nocturne s'entrecroise, dans un franchissement des seuils du temps, de l'espace et de l'ego.

Le sujet qui parle en se difractant du « je » au « tu » puis au « nous », est autant vécu à travers les rêves qui l'habitent, qu'à travers ses déplacements, sa respiration intérieure et ses visions de ce qui peut être pressenti.

Il y a cependant des thèmes récurrents qui s'imposent. Le poème démarre sur la perte ou le deuil qui ouvre à l'errance, au mouvement perpétuel, à l'image des oiseaux et des vents, alternant des visions et des parcours, qui peuvent être issus de voyages comme de longues randonnées : ainsi par exemple la scène de la « grotte des années » située sur un flanc de falaise occupé par d'antiques ermitages, et parcourue jusqu'à ce que la lumière disparaisse totalement, puis renaisse de façon inattendue. Le voyage est donc fait d'épreuves qui ont une dimension initiatique, et se clôt sur une redécouverte du sujet dans sa finitude, et sur les regards croisés des amants dans la pénombre, composant un horizon céleste.

La perte et l'errance s'inscrivent ainsi dans le flux même de la vie.

Faibles m'envahissaient ses gestes
l'invitation d'esclave usé
par sa demeure haute et vide
aux parquets chauds aux murs boisés
où s'ouvraient des portes dérobées
vers d'autres intérieurs de flamme

Et mes sens interrogeaient l'abîme
épuisé des désirs malmenés
par les chemins d'angoisse et de brumes
son corps destin tigré des solitudes
vulnérable à ces hommes assoiffés
son corps parlait une autre langue
et je m'en retirais obscur
vivant la perte et la grâce
dans le combat des nuits cendrées

Tels ces adieux aux hauts plateaux
au crépuscule du rocher
où s'étaient vécus tant de rêves
par les longue soirées d'été

Maintenant que vivait la flamme
des hauteurs abandonnées
la pluie recouvrait nos âmes
lasses de ces jeux soumis

Ton regard créait les années de vent à la source
acceptait les errances leurs danses insensées
dans le ravin des brumes où dormait le malheur
les oiseaux frôlaient le soir sauvage
nous laissant seuls démunis

Allongés sous les vents lunaires
les amants vivaient l'heure du secret
dans la légèreté des nuages

Ce souffle fécondait la terre
ravivait les liens subjugués
par les images de cendres
le culte des imposteurs usés

Nous retrouvions alors la gare vide
le train sans wagon déserté
dans la froideur d'un hiver étranger
où tu portais l'enfant en ta demeure

Ces espaces sourds s'invitaient
au gré des reflets de nos âmes
charriant leurs avalanches obscures
du haut des monts malmenés

Nous replongions sous ces eaux basses
invités de la foule en des décors hautains
qui poursuivaient leurs songes à la rencontre
de la lune et du soleil voilés

Dans la pénombre te revisitaient
les visages d'amour
l'une en joie fuyant dans la nuit de grâce
l'autre sombre parcourant le dédale
de l'île aux parfums habités

Des assemblées s'organisaient
autour de spectacles étranges
lourdement maquillés des danseurs
évoluaient en des bassins mobiles
épousant les formes de la terre

Le vent cendrait la lumière
des arbres dansant au crépuscule
et des couloirs te conduisaient
vers la demeure sans repères
où tremblait la chair de tes rêves

Ainsi affamé des aubes et des soirs
guettant les vents du désir
tu quittais celle à qui nul n'échappe
et cheminais par les terres anciennes
la courbe du soleil illuminant la voie

Les gladiateurs démunis
s'exerçaient au combat dans les flammes
la nuit s'étirait de douleur
tandis qu'on te contait l'histoire
du naufrage de l'homme allongé

Les escaliers s'ouvraient sur son visage
les yeux fermés devant le firmament
où se revivaient les images
de temps sombres et secrets

Et tu poursuivais ta marche
en remontant le cours des eaux
qui sculptaient la pierre nue
en vagues à l'assaut du ciel

Le vertige perdait nos repères
du haut d'ermitages insensés
d'où nos vues transperçaient les eaux
vers des perches nageant lointaines

Alors retraversant la grotte des années
nous tâtonnions dans la nuit noire
ayant perdu la dernière lueur
nos pas hésitaient dans la crainte
quand soudain une lumière pâle
apparut au bout de la caverne
et nous retournant se fit jour
la lumière que nous avions perdue

Ainsi errant au sein du grand Empire
les sons l'ombre de nos rencontres
flottant à l'image de l'eau
s'évadant par la falaise rouge
nos pas nous conduisaient jusqu'au Long Fleuve
dont les flots déchainés formaient une barrière maintenant

Quelque chose guidait nos regards
par les étendues dépeuplées
les arbres fouettés sous le vent
le vertige et l'envol de nos peines

La panthère parfumée s'étirait
sous l'éclat des rivages endormis
nous remontions le fleuve encore
dans la lumière fauve

Les cloches célébraient l'envol
des nuits enflammées de tendresse
la brume enveloppait les regards
sur les vagues sans fin des lagunes
les sons se chargeaient d'encre
dans le roulement des trains d'amour

Sous le ciel arraché au mauve
du crépuscule abandonné
des caresses peuplaient tes yeux
miroirs glissant le long du fleuve

Lors la nuit agitait ses repères
formés au vol d'oiseaux saisis
par ces eaux qui noyaient l'espace
dans la soie des couleurs argentées

Quand la lune effaçait le firmament d'automne
errant par une voie ancienne
tu croisais deux taureaux géants et attachés
le long d'un cimetière aux arbres émaciés

Tu comptais les jours de paroles vaines
par les pentes pleurées de la nuit
tu cherchais le livre obscurci
soignant la chair de ta jeunesse
ces mots sous les pins déchirés :
« deviens ce que tu es »

Et du versant inondé de douleur
perçait une lumière étrange
que tu guettais au milieu des voix
dans les brumes de ton refuge

La lune illuminait la grand chambre
on y voyait comme en plein jour
tu suivais la femme dehors
vers le vent qui rallumait les braises

Le train nous conduisait le long des vagues
en cette île où la foule attendait
les voies du crépuscule

Nos barques s'étiraient par le canal
la première accostant sur un parvis désert
préparait la surprise des enfants
au milieu de rires étonnés

Dans la ville au bord du ciel
nous dansions devant la mort
et les hommes faibles et debout
respiraient l'air des cendres

La joie d'un monde perdu
l'aurore à la lumière courbe
réveillaient nos pas vagabonds
l'âtre illuminait nos cœurs
sous les blancheurs de la lune
nous prenions pied dans le vaisseau en feu
et quand son mouvement émancipait l'aurore
au-delà des neufs cieux à nos genoux
seuls les oiseaux savaient l'ampleur de l'air
qui vibrait aux cordes tendues
à la flamme de nos yeux errants
nos yeux croisés dans la pénombre
qui s'aimaient par delà le temps
par les lacs de la nuit de givre
la paix de nos enlacements